

ment aux attentes des médiévistes auquel il est prioritairement destiné. Mais on recommandera également sa lecture aux philologues classiques et aux historiens de l'Antiquité. Car la géographie antique est présente dans toutes les périodes envisagées par Christiane Deluz et dans l'anthologie, où elle constitue un point de référence autour duquel s'organisent l'étude et la réinterprétation d'un héritage et l'intégration plus ou moins aisée de savoirs issus de l'expérience. En outre, les réflexions sur les préjugés épistémologiques et interprétatifs sont également valables pour les études de textes anciens. C'est pourquoi on souhaite à ce livre porté par une belle équipe un succès qu'il mérite amplement.

Monique MUND-DOPCHIE

Philippe BORGEAUD & Doralice FABIANO (Ed.), *Perception et construction du divin dans l'Antiquité*. Genève, Droz, 2013. 1 vol., 358 p., 60 fig. (RECHERCHES ET RENCONTRES, 31). Prix : 49,58 €. ISBN 978-2-600-01644-5.

Les articles de ce volume furent présentés lors du colloque *Perception des dieux, émotions, maîtrise rituelle : corps divins, corps humains* qui eut lieu du 24 au 26 mars 2011 à l'Université de Genève, dans le cadre des programmes de recherche *FIGVRA*, *La représentation du divin dans les mondes grec et romain* et *Myth and Rite as a Cultural Expression of Emotions*. Les différentes contributions présentées par les éditeurs dans l'introduction, s'intéressent aux façons dont la présence divine pouvait être perçue à travers les sens ou ressentie, aux manières de favoriser une telle proximité avec le divin et aux bénéfices que les individus et les communautés pouvaient en tirer. Une première partie est consacrée au rapport entre les dieux et leurs représentations figurées. Anne Dubourdieu s'intéresse à deux façons de voir les dieux à Rome, d'une part grâce à leurs apparitions pendant le sommeil ou la veille, afin de communiquer ou d'interagir avec les mortels, et d'autre part à travers leurs représentations statuariques. Dans les deux cas, le vocabulaire indique que ce n'est pas le dieu lui-même qui est vu, mais une image du dieu, ce dernier étant alors à la fois absent et présent. C'est justement parce que les statues sont des représentantes de la divinité que leur enlèvement par l'ennemi en contexte de guerre peut être assimilé à un deuil et déclenche des réactions violentes, comme le montre l'article de Corinne Bonnet et Adeline Grand-Clément qui traite en particulier de deux exemples siciliens. Après leur *godnapping*, les statues peuvent constituer le centre d'un culte chez les Barbares : tout se passe en effet comme si c'était le dieu lui-même qui se déplaçait contre son gré. Mais la distinction entre le dieu et sa statue est bien visible sur un corpus de vases attiques et italiotes, où la divinité apparaît à côté de son effigie, notamment lors d'épisodes mythologiques. Hélène Collard montre que les deux figures sont complémentaires : dans la sphère des hommes, la statue se réfère à l'objet culturel, qui peut être au centre du récit ou qui peut servir à signifier la localisation de ce dernier dans un sanctuaire, tandis que, dans la sphère divine, les dieux assistent en personne à la scène et peuvent approuver ou condamner l'action dont ils sont témoins. Anne-Catherine Gillis présente un autre contexte dans lequel la représentation figurée sert d'intermédiaire entre la sphère divine et la sphère terrestre : il s'agit des représentations, dans des ateliers de métallurgie et de céramique, d'Héphaïstos et de personnages aux traits grotesques dont l'iconographie rappelle celle de « démons » mythiques associés en

particulier à la production artisanale. Ces êtres surveillaient le feu et pouvaient aussi bien garantir le bon déroulement de la cuisson que détruire la production. Leur aspect avait une fonction apotropaïque mais renvoyait également aux artisans eux-mêmes, dont le corps était ruiné par le travail et qui pouvaient se reconnaître dans ces figures marginales. Une deuxième partie du volume est consacrée aux mises en scènes et aux cadres particuliers qui permettent de ressentir la présence des dieux. Sophie Montel s'intéresse ainsi à la mise en valeur des statues de divinités, depuis l'époque minoenne jusqu'à l'époque hellénistique. Au-delà de leur taille, de leur exposition sur une base ou encore de leur axialité au sein d'un temple, c'est leur environnement architectural lui-même qui est conçu de façon à faire ressortir la présence divine à l'intérieur de l'espace religieux. Le cadre architectural est également important dans les sanctuaires d'Asclépios, comme le montre Lorenz Baumer qui met en évidence le lien visuel entre les espaces destinés à l'incubation et l'autel du dieu, qui favoriserait la perception de ce dernier à travers les rêves. Le patient entretiendrait donc un rapport personnel à la divinité, ce qui, comme dans le cadre des cultes à mystères, contribuerait à expliquer la localisation de la plupart des Asclépieia à l'écart des centres urbains. C'est un autre type d'espace extra-urbain qui est au cœur de l'article de Doralice Fabiano, celui où les Nymphes sont susceptibles de se manifester et de prendre possession des hommes. L'auteur montre le rôle du paysage naturel dans lequel ont lieu les épisodes nympholeptiques, et d'autre part celui du paysage construit par le nympholepte, où un autel, des représentations figurées ou encore un jardin permettent de matérialiser la présence de ces divinités qui n'est que ressentie par un homme, favorisant ainsi la permanence du culte à la mort de ce dernier. Anne-Caroline Rendu Loisel présente une modalité particulière de la perception du divin dans les mondes akkadien et sumérien, à savoir la perception auditive. La voix divine se retrouve dans tous les bruits de la nature, notamment le tonnerre qui renvoie au dieu Adad, mais, dans un contexte rituel, c'est aussi à travers la voix humaine ou le bruit d'objets construits par les humains que se manifeste la divinité. Enfin, l'article d'Athanassia Zografou présente les recettes transmises par les papyrus magiques de l'Antiquité tardive qui visent à faciliter la rencontre avec la divinité à travers le rêve dans un contexte privé et non médical. Les plantes aromatiques ou encore les jeux de lumières créent les conditions favorisant le demi-sommeil qui permet la perception du dieu, mais interviennent également en raison de leurs propriétés religieuses et symboliques, tout comme l'écriture et la parole. La troisième partie du recueil porte sur la perception potentiellement collective de la divinité et en particulier sur l'utilisation politique des épiphanies. À travers l'exemple de trois cultes hellénistiques d'Artémis en Asie Mineure, Stéphanie Paul montre qu'en contexte conflictuel, des épiphanies peuvent être invoquées pour renforcer le rôle d'une divinité au sein du panthéon local, en lui accordant une place primordiale dans la protection de la cité, mais également une visibilité internationale. Marie-Christine Villanueva-Puig s'intéresse quant à elle à la possession des femmes par Dionysos, qui les entraîne aux limites de la civilisation, et suggère qu'à Athènes, de tels rituels ménadiques étaient organisés par la cité elle-même dans le but d'accueillir en son sein Dionysos même sous son aspect le plus sauvage. Pour finir, Anne-Françoise Jaccottet étudie la divinisation des empereurs romains au moment de leur mort, et montre en particulier comment la contradiction entre le statut de dieu et l'existence d'une dépouille humaine était résolue en faisant

intervenir un témoin oculaire qui assurerait avoir vu l'âme du défunt monter au ciel. Le volume s'achève par les résumés des communications, des index des noms, des notions fondamentales et des sources anciennes, et une table des illustrations.

Alaya PALAMIDIS

Pierre BONNECHÈRE & Renaud GAGNÉ (Ed.), *Sacrifices humains, perspectives croisées et représentations. Human Sacrifice, Cross-cultural Perspectives and Representations*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol., 266 pages, ill. (RELIGIONS, 2). Prix : 33 €. ISBN 978-2-87562-021-7.

Le sacrifice humain est un thème à la mode : à peine classé dans les rayons des bibliothèques, *The Strange World of Human Sacrifice*, édité par J. Bremmer (Louvain, 2007) fut suivi par les études réunies par S. Dubel et A. Montandon dans *Mythes sacrificiels et ragoûts d'enfants* (Clermont-Ferrand, 2012) et par les actes du colloque organisé par A. Nagy et F. Prescendi, *Sacrifices humains. Dossiers, discours, comparaisons* (Turnhout, 2013). Le livre recensé ici est issu d'une table ronde qui s'est tenue à Montréal en novembre 2008, suite à un regain d'intérêt pour, nous disent les éditeurs, « un phénomène au fil d'Ariane évanescant » projeté sur le devant de la scène scientifique et médiatique de notre époque. Historiens et anthropologues, notent-ils, se divisent sur le bien-fondé de la documentation, sur l'historicité du phénomène et sur l'expérience concrète de ce rite. Il arrive aussi que, pour justifier des aspirations actuelles, le bricolage des données remette en cause des définitions et des catégorisations déjà acquises. Le schéma de base reste en tout cas souvent évolutionniste, selon l'axiome du progrès cher à l'Antiquité classique et à l'Occident libéral du XIX^e siècle : la civilisation émergerait ainsi d'un environnement naturel primitif où abondent des divinités assoiffées de sang exigeant des sacrifices humains, d'une société où les rapports de force ne sont pas encore normalisés ; la civilisation tendrait à les abolir peu à peu. Pour sortir de cette logique, P. Bonnechère et R. Gagné se proposent de traiter la manière dont les cultures se représentent l'immolation d'une victime humaine, leur usage ou celui des autres, fut-il réel ou symbolique ; en d'autres termes, d'étudier les valeurs et perceptions de ce rite, dans les sociétés qui l'ont pratiqué, imaginé, évoqué. Ont répondu à leur appel six antiquisants, une anthropologue spécialiste des cultures mésoaméricaines et deux historiens de la Chine ancienne. P. Bonnechère analyse comment l'imaginaire grec définit la victime humaine. Selon les mythes, elle doit être parfaite de corps, de lignée, d'âme, d'âge et de statut social ; cette perfection au superlatif, soulignant l'importance de la perte, met en évidence l'immensité du don et la gravité de la crise qui nécessite cette offrande exceptionnelle (« Victime humaine et absolue perfection dans la mentalité grecque »). J. Mylonopoulos souligne la rareté des représentations du sacrifice humain dans l'iconographie grecque ; pour une société qui s'est acharnée à en parler autant, la cristallisation figurée de la mort héroïque de la victime sacrificielle ne paraît pas exactement corrélée aux sources littéraires ; ainsi, des personnages comme Iphigénie et Polyxène répondent aussi à d'autres exigences idéologiques liées, entre autres, aux rites de l'initiation et du mariage (« Gory Details ? The Iconography of Human Sacrifice in Greek Art »). J.N. Bremmer revient lui aussi sur le mythe d'Iphigénie, mais dans les tragé-